

**L'interculturel comme fusionnement salvateur,
Relecture du « *Voyage en Orient* »
de Gérard de Nerval**

Recherche présentée par Hala Foda

**Maître de conférences, Département de langue et de littérature
françaises,**

Faculté des Lettres, Université Ain-Chams

Halafoda69@gmail.com

Depuis le XVIème siècle, l'engouement pour l'Orient revêt plusieurs formes politiques, religieuses et culturelles. Différents types de voyageurs européens affluent en Égypte ; des missionnaires, des explorateurs, des artistes, sont tous venus à la recherche de travail, de richesse et de renommée. A partir du XVIIème siècle, l'exotisme fait rêver bien des voyageurs, cherchant à embrasser le lointain et saisir l'altérité au-delà des frontières connues. Avec le XVIIIème siècle, l'orientalisme devient en vogue et prend de l'ampleur, éveillant la curiosité des écrivains et des artistes qui cherchent de nouvelles sources d'inspiration. Au cours du XIXème siècle, les voyages répondent plutôt, chez les Romantiques, au désir d'évasion et à la quête d'un dépaysement absolu. Mais aucun de ces voyageurs n'est venu chercher le salut et la guérison en se jetant dans ce monde inconnu, comme l'a fait Gérard de Nerval en 1843, deux ans après avoir passé par une crise de folie qui a nécessité un séjour de dix mois dans un hôpital psychiatrique. Ayant retrouvé son équilibre mental, il décida d'entreprendre un voyage en Orient, de s'évader vers ce monde mystérieux et fascinant, à la recherche d'un refuge pour son âme ayant longtemps erré entre hallucinations, amour perdu et conflits intérieurs.

Cette recherche se propose de jeter la lumière sur Le Caire, vu par le regard fasciné et indulgent de Nerval, ainsi que les échanges interculturels qu'il établit avec la ville et ses habitants, et qui rendent sa vision et son séjour uniques, traitant sous un angle différent l'altérité culturelle. Nous tâcherons donc d'analyser l'interculturel comme étant, non une barrière ou une dichotomie séparatrice, mais plutôt un fusionnement salvateur pour Gérard de Nerval.

Né à Paris en 1808, la production littéraire de Nerval oscille entre poésie, traductions, articles de journaux, romans et pièces de théâtre. Mais ce qui le distingue surtout des écrivains du XIXe siècle fut ses écrits sur son voyage en Orient, qu'il commence à publier, d'abord sous forme d'articles de journaux à partir de 1844, puis dans un ouvrage de deux tomes intitulé « *Scènes de la vie orientale* » qui parut en 1848 et 1850, enfin dans son œuvre la plus célèbre « *Voyage en Orient* » publiée en 1851. L'ouvrage est considéré comme l'un des écrits les plus remarquables sur l'Orient, en raison de sa vision exceptionnelle et différente des autres voyageurs et des orientalistes qui l'ont précédé. Son merveilleux style narratif influencé par

le romantisme, sa capacité à observer les caractéristiques de la vie quotidienne d'un œil attendri, ainsi que son désir d'appartenir et de s'intégrer à ce monde mystérieux marquent profondément son écriture.

Il serait erroné de réduire le « *Voyage en Orient* » à un simple carnet de voyage, ni de le classer sous la rubrique des récits de voyage, qui se caractérisent par une exactitude chronologique et historique, et un engagement fidèle à rapporter en détail les observations dans un but pédagogique. Par contre, l'œuvre de Nerval s'inscrit dans l'univers de la fiction romanesque et poétique, influencée par l'école romantique française du XIX^{ème} siècle, avec ses personnages inspirés du réel, sa narration où se mêle le réel à l'imaginaire. L'écrivain s'adonne à la peinture de l'aspect riant et chaleureux de la ville du Caire. Selon Michel Jeanneret, « Il élabore, sur une grande échelle, un récit à la première personne, où il s'investit complètement et où il réalise la symbiose du rêve et de la raison. » (Jeanneret, 1980 : 45)

Nerval cherche également à se redécouvrir, à échapper à la stigmatisation à cause de sa maladie mentale, en se jetant dans l'univers magique de l'Orient, en se fusionnant et s'identifiant à l'Autre, ce qui garantit beaucoup d'originalité à son œuvre. L'ouvrage littéraire est divisé en deux parties, dans lesquelles l'écrivain raconte son voyage au Caire, puis au Liban et à Istanbul. Le Caire occupe l'essentiel de la première partie (5 chapitres sur 7) sous le titre de "Femmes du Caire". Il y décrit son voyage, qui commença le 25 janvier 1843 jusqu'au début de mai et dura près de quatre mois.

Sa correspondance avec son père et ses amis dévoile le motif principal de ce voyage :

« Ce voyage me servira toujours à démontrer aux gens que je n'ai été victime, il y a deux ans, que d'un accident bien isolé. » (Nerval, 1911 : 139)

Mais les véritables raisons de Nerval étaient surtout de retrouver son salut intérieur, de chercher un refuge capable de rétablir son équilibre physique et psychologique, et de puiser dans une nouvelle source d'inspiration littéraire.

Le Caire, qu'il a longtemps rêvé de voir, fut sa première destination. Dans sa lettre ouverte à Théophile Gautier, Nerval décrit ce que représentait Le Caire pour lui bien avant de l'avoir visité :

« Mon Caire d'autrefois, celui que j'avais vu tant de fois en rêve qu'il me semblait, comme toi, y avoir séjourné dans je ne sais quel temps, sous le règne du sultan Bibars ou du calife Hakem. » (Nerval, Lettre ouverte à Théophile Gautier : 1843)

Nerval est venu chercher au Caire l'agitation de la vie grouillante de bruits et de couleurs. Il y trouva une chaleur humaine, un monde surprenant dans lequel il se jeta, au point de se sentir -ne fût-ce que temporairement- un vrai citoyen de cette ville, malgré les barrières culturelles et linguistiques.

De retour en France, il rédigea son « *Voyage en Orient* » en 1851, considéré comme l'un des plus beaux ouvrages écrits sur Le Caire au XIX^{ème} siècle. En éloge de cette œuvre, Victor Hugo dit :

« Si Gérard de Nerval n'était allé en Égypte, et n'avait peint, avec tant de charme et de science qui s'ignore, les mœurs modernes, j'y serais certainement allé. Je n'irai pas. C'est le plus grand éloge que je puisse faire de son livre. » (Carré, 1956 :32)

Nerval, désintéressé de visiter les ruines antiques en Haute-Égypte, se contenta de les contempler peintes par les orientalistes. Il décida de rester au Caire près de trois mois, s'initiant à la vie cairote et aux coutumes des Égyptiens. C'est pourquoi son ouvrage foisonne d'observations concernant les fêtes religieuses des coptes et des musulmans, les cérémonies et les rituels du mariage, les soirées passées dans les cafés, les danses et les chants, les costumes traditionnels, l'architecture de la ville avec ses quartiers arabe, copte et franc, ses mosquées, ses marchés, ses jardins, l'univers des harems et la vie des esclaves, ...

Ces impressions n'auraient jamais pu voir le jour si Nerval s'était contenté de voir Le Caire comme le reste des Européens, confinés dans leurs ghettos et dans les hôtels du quartier franc, loin des indigènes. Nerval opta, dès le début de son séjour, pour une maison dans le quartier copte, qui lui permit de s'intégrer dans la vie cairote et de vivre ses moindres détails. Il choisit de porter les mêmes vêtements que les gens du pays, de se balader dans leurs marchés et de manger leur nourriture, comme s'il voulait se dissoudre, corps et âme, dans cette atmosphère chaleureuse et intime. Il reconnaît dans une lettre adressée à son père le 18 mars 1843 :

« Nous faisons beaucoup de promenades à dos d'ânes selon la mode du pays et je crois que cela me fait beaucoup de bien, car j'ai fort bonne mine et ma santé n'a pas souffert un seul instant. (...) Véritablement le soleil est beaucoup plus brillant dans ces pays que dans le nôtre. (...) C'est presque rajeunir de dix ans que de vivre ici. » (Nerval, 1984-1993 :1394)

Ces pérégrinations, menées à cœur et yeux ouverts, permirent à Nerval d'observer les spécificités de la vie quotidienne des Égyptiens, de les comparer à celles des Européens, et de cultiver un éblouissement croissant. Les mœurs orientales, tant critiquées et mises en dérision par ses prédécesseurs et contemporains, sortirent sous sa plume bien convaincantes et appréciées.

Face à un monde sibyllin, à une culture mystérieuse, à une langue inconnue qu'il déchiffre à peine, l'enjeu interculturel est, paradoxalement, dépourvu de toute hostilité. Bien au contraire, les frontières s'estompent. L'échange culturel se caractérise par un esprit ouvert à accepter l'Autre, à apprécier et comprendre sa spécificité et à évaluer d'une façon positive et embrassante ses mœurs bizarres. De la condition des Égyptiens, aux maintes cérémonies et diverses coutumes, tout est vu d'un œil tolérant, décrit avec prédilection et jugé avec amour.

On pourrait même sentir, en lisant le « *Voyage en Orient* » de Nerval, une parfaite symbiose du réel et du fictif, du romantisme et du réalisme, une harmonie entre le « je » et l'autre, dépassant les barrières culturelles et ethniques. Nerval tient à souligner le caractère cosmopolite du Caire où se côtoient les communautés arabes, africaines, européennes et asiatiques. Les diversités culturelles, religieuses et ethniques ne font que coexister avec tolérance, rendant cette ville à multiples couches historiques et ethniques, un creuset unique.

Premières impressions :

Ce n'était pas par hasard que Nerval ait choisi le titre "Femmes du Caire" pour la partie consacrée à la ville, car les femmes et le Caire sont similaires à bien des égards selon lui ; à commencer par le mystère, le sérieux et la piété qui voilent leur beauté et cachent leur charme aux Européens qui se lassent vite et

finissent par s'échapper vers la Haute-Égypte au bout de quelques jours. La femme et la ville représentent tantôt le rêve et la fascination, tantôt l'illusion et la frustration, l'une et l'autre ne révélant leur beauté cachée que progressivement au proche ou au chercheur insistant : « La ville elle-même, comme ses habitantes, ne dévoile que peu à peu ses retraites les plus ombragées, ses intérieurs les plus charmants. » (Nerval, 1980:151)

Le soir de son arrivée au Caire, ayant fait un tour à dos d'ânes, accompagné par le guide (le drogman), dans le dédale des rues étroites, Nerval fut déçu de l'apparence poussiéreuse de la ville avec ses monuments en ruines et ses nuits qui semblaient dépourvues d'intérêt. Il pensa que son séjour au Caire serait tout aussi frustrant et ennuyeux. Il ne se rendait pas compte encore du charme captivant que lui réservait cette ville et se demanda tristement :

« Je me plongeais dans l'inextricable réseau des rues étroites et poudreuses, à travers la foule en haillons, l'encombrement des chiens, des chameaux et des ânes, aux approches du soir dont l'ombre descend vite grâce à la poussière qui ternit le ciel (...) Qu'espérer de ce labyrinthe confus, (...) de ces palais et de ces mosquées que l'on compte par milliers ? Tout cela a été splendide et merveilleux sans doute, mais trente générations y ont passé ; partout, la pierre croule, et le bois pourrit. Il semble que l'on voyage en rêve dans une cité du passé, habitée seulement par des fantômes, qui la peuplent sans l'animer. » (Nerval, 1980:151)

La ville, entourée d'anciennes murailles et de portes semblables à celles du Moyen Âge, gardait toujours le caractère acquis depuis l'ère de Saladin. Quant aux rues étroites, ramifiées en allées et ruelles, elles finissaient parfois par des impasses. Les moucharabiehs, avec la lumière tamisée qui s'infiltrait à travers leur bois finement taillé, attiraient son attention ; mais elles ne suffisaient pas pour éclairer la route, qui baignait dans l'obscurité, obligeant les passants à porter des lanternes. C'est pourquoi les rues devenaient presque désertes la nuit. Nerval ignorait encore que la ville ne laisserait pas sa première nuit s'achever sans une agréable surprise qui changerait cette impression négative, en lui offrant une scène magique : le cortège nuptial dont les tambours battirent si fort qu'ils le réveillèrent de son sommeil. Il se leva rapidement, suivit de sa fenêtre la scène

mystérieuse et presque onirique qu'il qualifia de « légendaire ». La procession était menée par des hommes à moitié nus, ressemblant à d'anciens guerriers, portant des boucliers et joutant avec des épées au rythme des tambours au milieu de la foule. Le cortège était éclairé par des torches et des bougies portées par des enfants, et au milieu

« quelque chose comme un fantôme rouge portant une couronne de pierreries avançait lentement entre deux matrones au maintien grave, et un groupe confus de femmes en vêtements bleus fermait la marche en poussant à chaque station un gloussement criard du plus singulier effet. » (Nerval, 1980: 153)

La scène a éveillé la curiosité de Nerval et son désir de voir les détails de plus près, il décida donc de suivre le cortège, malgré l'avertissement de l'interprète. Enveloppé d'un « machlah » (manteau) qui lui permit de se déguiser et de se fondre dans le cortège cérémonial, il fit sa première aventure nocturne, observant avec un étonnement grandissant, les porteurs de lances à feu, les drapeaux colorés et les candélabres, les danseurs aux bâtons de bois, les « ghavasies » et les « oualems » avec leurs robes de soie et leurs tresses reluisantes, accompagnées de tambours, les esclaves portant des coffres et des corbeilles remplis du trousseau de la mariée. Au milieu de la procession et des flambeaux, la mariée avançait, enveloppée de cachemire rouge qui cachait ses traits. Nerval s'unit à la scène, remuant les lèvres comme s'il chantait avec les autres, et accepta avec gratitude la boisson qu'on lui offrit, « satisfait d'avoir figuré comme un vrai habitant du Caire et de [s]'être assez bien comporté à cette cérémonie. » (Nerval, 1980 :156) Il accompagna le cortège jusqu'à la maison des mariés après que l'interprète l'ait rassuré et lui ait appris le mot « tayeb » pour répondre à toute question. Le texte continue à décrire la maison et sa porte ornée de fleurs et de feuillages, sa cour intérieure éclairée par des lanternes colorées, les moucharabiehs à travers lesquelles scintille la lumière, et derrière lesquelles les femmes semblent avoir abandonné leurs voiles, exhibant leurs parures colorées et leurs bijoux, tandis que les invités félicitent le marié, descendu de son âne, vêtu d'habits de noces rouges et dorés. Des banquets sont servis, les danses et les chants continuent et de l'eau de rose est aspergée sur les invités. Nerval rentra chez lui

« tout ému de cette scène nocturne. (...), un peuple pour qui le mariage est une grande chose, et, bien que les détails de celui-là indiquassent quelque aisance chez les époux, il est certain que les pauvres gens eux-mêmes se marient avec presque autant d'éclat et de bruit. » (Nerval, 1980 :159)

Dans ce cas-là, les vêtements sont empruntés, les danseurs et musiciens sont des amis, les chandelles et les torches sont apportés par les invités. Puis, il conclut, impressionné par le spectacle enchanteur :

« Où chercher ailleurs une égalité plus réelle ? Cette jeune Égyptienne, qui n'est peut-être ni belle sous son voile ni riche sous ses diamants, a son jour de gloire où elle s'avance radieuse à travers la ville qui l'admire et lui fait cortège, étalant la pourpre et les bijoux d'une reine, mais inconnue à tous, et mystérieuse sous son voile comme l'antique déesse du Nil. Un seul homme aura le secret de cette beauté ou de cette grâce ignorée ; un seul peut tout le jour poursuivre en paix son idéal et se croire le favori d'une sultane ou d'une fée ; le désappointement même laisse à couvert son amour-propre, et d'ailleurs tout homme n'a-t-il pas le droit, dans cet heureux pays, de renouveler plus d'une fois cette journée de triomphe et d'illusion ? » (Nerval, 1980 :159)

Remarquons que la narration de cette scène est chargée d'une grande émotion, d'une réflexion analytique et d'une profondeur philosophique, résultant de la singularité étonnante de la cérémonie. Par conséquent, nous pouvons nier les accusations portées à Nerval, selon lesquelles ses récits auraient été copiés à d'autres voyageurs tels qu'Edward William Lane, ou à des peintres tels que Cassas (voir table des illustrations n.1, le tableau de Cassas représentant le cortège nuptial), qui avaient peint auparavant la même scène, étant donné la spécificité du récit nervalien, où dominant son état émotionnel, sa langue poétique et son fusionnement total.

Ainsi, dès cette première nuit, l'impression négative de Nerval a changé pour faire place à une passion grandissante pour cette ville charmante, et à un désir de scruter ses profondeurs et de se souder avec ses habitants.

Plonger dans la ville et imiter les habitants du Caire :

Le désir de Nerval d'en savoir plus sur Le Caire se traduit, tout d'abord, par son refus de résider, comme ses contemporains étrangers, dans les hôtels de l'Ezbekieh, situés dans le quartier franc, puis par sa résolution de louer une maison dans le quartier copte au milieu des indigènes, rue Bab Al-Bahr, selon Jean-Marie Carré. (Carré, 1956 :18) Nerval dit :

« J'aime mieux, pour moi, essayer de la vie orientale tout à fait. On a une fort belle maison de plusieurs étages, avec cours et jardins, pour trois cents piastres (soixante-quinze francs environ) par année. » (Nerval, 1980:162)

Nerval décida ensuite de se familiariser avec la cuisine égyptienne et de prendre ses repas chez lui et non dans les hôtels, d'autant plus que la ville regorgeait de vendeurs de viandes, de poissons et de fruits frais. Il chercha alors un cuisinier égyptien qui préparerait « les mets que tout le monde mange ». (Nerval, 1980:196)

Il se résolut ensuite à se couper les cheveux et à porter des vêtements à l'orientale, afin de ressembler aux Cairotes, ce qui lui permettrait de suivre les cérémonies du retour des pèlerins sans paraître comme un étranger dans la foule. Il se rendit alors chez un barbier du quartier franc et se débarrassa de sa « chevelure européenne », laissant une seule mèche au sommet de la tête « comme celle des musulmans ». (Nerval, 1980 :224) Puis, il choisit une culotte de coton bleu, un gilet rouge brodé d'argent et une « takié » (bonnet) en fil de soie, pour se sentir : « transfiguré, ravi, fier de ne plus souiller une ville pittoresque de l'aspect d'un paletot-sac et d'un chapeau rond. » (Nerval, 1980: 225)

Selon Nerval, un étranger qui se contente de fréquenter ses compatriotes ne peut pas vraiment connaître la ville :

« Nos gens du monde, même en Orient, ne consentiraient pas à se montrer hors de certains endroits reconnus convenables, ni à causer publiquement avec des personnes d'une classe inférieure, ni à se promener en négligé à certaines heures du jour. Je plains beaucoup ces gentlemen toujours coiffés, bridés, gantés, qui n'osent se mêler aux peuples pour voir un détail curieux, une danse, une cérémonie, qui craindraient d'être vus dans un café, dans une taverne, de suivre une femme, de fraterniser avec

un Arabe expansif qui vous offre cordialement le bouquin de sa longue pipe, ou vous fait servir du café sur sa porte, pour peu qu'il vous voie arrêté par la curiosité ou par la fatigue. » (Nerval, 1980 :204-205)

Nerval, ne se souciant ni des lieux élégants de rassemblement des étrangers, ni de l'apparence caricaturale et condescendante des Européens, était fasciné par l'agitation de la ville et la simplicité de ses habitants, ressentant une intimité croissante avec eux.

C'est pourquoi, il s'est installé au Caire pendant plusieurs mois, consacrant tout son temps et ses efforts à connaître la ville, à apprendre son histoire :

« Je ne regrettais pas de m'être fixé pour quelque temps au Caire et de m'être fait sous tous les rapports un citoyen de cette ville, ce qui est le seul moyen sans nul doute de la comprendre et de l'aimer ; les voyageurs ne se donnent pas le temps, d'ordinaire, d'en saisir la vie intime et d'en pénétrer les beautés pittoresques, les contrastes, les souvenirs. C'est pourtant la seule ville orientale où l'on puisse retrouver les couches bien distinctes de plusieurs âges historiques. » (Nerval, 1980: 239)

Nerval établit une comparaison entre Le Caire, Bagdad, Damas et Constantinople ; il marque sa prédilection pour Le Caire plein de monuments qui méritent d'être étudiés. Quant à Bagdad et à Damas, il estime que les édifices y sont faits de briques fragiles et que les décors intérieurs sont magnifiques, mais ne relèvent pas une qualité artistique durable. Alors que Constantinople, avec ses maisons de bois repeintes tous les vingt ans, ne conserve que des traits uniformes avec ses dômes bleus et ses minarets blancs. Tandis que Le Caire regorge de ses carrières du Mokatom, et se distingue également par «la sérénité constante de son climat, l'existence de monuments innombrables ». (19 (Nerval, 1980 :239) En outre, les règnes successifs des Mamelouks ont contribué à la grandeur et la singularité des styles architecturaux des monuments du Caire. Il remarque, ébahi :

« ...une porte de mosquée, une fenêtre, un minaret, une arabesque, dont la coupe ou le style précisent la date éloignée. Les mosquées, à elles seules, raconteraient l'histoire entière de l'Égypte musulmane, car chaque prince en fait bâtir au moins une, voulant transmettre à

jamais le souvenir de son époque et de sa gloire ; c'est Amrou, c'est Hakem, c'est Touloun, Saladin, Bibars ou Barkouk, dont les noms se conservent ainsi dans la mémoire de ce peuple ». (Nerval, 1980: 240)

Nerval se met à décrire l'intérieur de la mosquée d'Amr ibn Al-Aas, son emplacement entre la vieille ville et la ville nouvelle, l'histoire de la construction de Fostat à cet endroit, la raison de l'appellation et sa signification, expliquant :

« Aujourd'hui cet emplacement n'est plus même contenu dans la ville, et se trouve de nouveau, comme les chroniques le peignaient autrefois, au milieu des vignes, des jardinages et des palmeraies. » (Nerval, 1980: 240)

Nerval passe ensuite à la description d'une autre mosquée devenue déserte et délabrée, dont ne restent que les murs extérieurs et deux minarets, tandis que la cour intérieure remplie d'ordures, est occupée par des cordiers ; c'est la mosquée d'Al-Hakim bi-Amr Allah.

Au cours de sa quête pour mieux connaître le Caire et y vivre en tant que l'un de ses habitants, Nerval se trouve dans des situations amusantes liées à la vie sociale des habitants du Caire, aux coutumes et aux traditions qu'il rapporte en détail et avec humour ; comme l'épisode du refus de ses voisins d'avoir un célibataire vivant parmi eux, qui l'obligea à chercher une épouse. Il énumère les types de mariage civil et religieux en vigueur à cette époque. Il évoque successivement les mariées qu'il rencontre, qui ne dépassent pas parfois l'âge de quatorze ans, et qui sont déjà, à sa grande surprise, divorcées ou veuves. Il décrit également l'entremetteuse et l'agent chargé de la médiation entre le marié et la famille de la jeune femme, les cadeaux qui sont présentés et s'étonne que la dot soit fournie par l'homme à la femme et non le contraire comme en Europe. Vu le montant élevé de la dot, qui peut atteindre deux cents livres (5000 francs), Nerval renonce au mariage, suivant les conseils de son interprète, qui croit pouvoir acheter tout un marché d'esclaves pour la même somme. La quête se déplace alors vers les marchés désignés à cet effet, qui seront mentionnés ultérieurement.

Nerval ne manque pas de souligner que la vie au Caire, qui paraît au premier abord simple, facile et peu coûteuse, devient vite compliquée et chère avec de

nombreuses nécessités, parfois superflues, «et l'on se voit entraîné à une existence pachalesque » (Nerval, 1980 : 279), ce qui épuise son budget.

Rituels et Cérémonies :

Nerval note avec intérêt les nombreux rituels et cérémonies des Égyptiens à diverses occasions. La narration, devenue une palette riche en couleurs, se fait dans une langue poétique, chargée de fascination, de détails et baignant dans une atmosphère intime. Sa plume, pareille à un pinceau, peint un tableau où se mêlent les couleurs et les sentiments chaleureux. Sa description du zikr se caractérise par une extrême douceur et par l'unification avec l'événement spirituel :

« Il y avait de la douceur et une sorte d'expression amoureuse dans cet hymne nocturne qui s'élevait au ciel avec ce sentiment de mélancolie consacré chez les Orientaux à la joie comme à la tristesse. » (Nerval, 1980 : 211)

Nerval se glisse au milieu de la foule où se mêlent des musulmans et des coptes, qu'il reconnaît à leurs turbans noirs, et qui célèbrent avec les musulmans les diverses fêtes. Puis, il décrit les derviches, leurs vêtements, leurs cheveux longs et leurs mouvements caractérisés par la tendresse et la supplication d'un amant inconnu, qui ont laissé en lui le plus profond impact : « A les entendre seulement, je sentais mes yeux pleins de larmes, et l'enthousiasme gagnait peu à peu tous les assistants. » (Nerval, 1980 : 212) Il déduit la véritable signification de ces supplications évoquant inévitablement l'amour divin et relie le soufisme au mysticisme.

Un autre événement que Nerval s'intéresse à décrire est le retour de la caravane des pèlerins, au nombre de trente mille personnes. Il se dirige vers Bab-el-Fotouh, où les gens s'alignent pour voir passer une procession de chevaux, de chameaux et de palanquins, au rythme des tambours et des drapeaux des pays et des différentes sectes auxquelles appartiennent les pèlerins, lui rappelant les Croisades et ses chevaliers. Dans la plaine où serpente la rue du Calish, les pèlerins s'arrêtent pour se reposer dans des milliers de tentes colorées au son de la musique et des chants. Des bruits de canons retentissent alors pour annoncer l'arrivée du Mahmal aux abords de la ville, entouré des meilleurs chevaliers, cheikhs et hauts fonctionnaires avec leurs turbans verts, et derrière eux viennent les chameaux décorés de rubans

et tapis aux couleurs vives. Nerval décrit le mahmal, qui se compose d'une tente carrée recouverte d'inscriptions brodées et surmontée de boules d'argent des quatre côtés, mais il se trompe en pensant qu'il contient, lors de son retour de la Mecque, « la robe de drap d'or de Mahomet. » (Nerval, 1980: 227)

Il note ensuite les réactions des gens du peuple lors du passage du mahmal ; certains se prosternent, d'autres se précipitent vers lui et reçoivent des coups de fouet, quelques-uns se percent les joues avec un bâton pointu ou dévorent des serpents vivants ou des charbons allumés, et partout des cris s'élèvent évoquant Dieu. A l'entrée de la ville, les canons tirent à nouveau, le cortège se dirige vers la Citadelle, puis le mahmal y pénètre par la porte du nord, au milieu de la foule massée sur la place Roumelieh.

A la Citadelle, le nouveau palais de Muhammad Ali, « bâti à la turque et d'un assez médiocre effet », déplâit à Nerval, ainsi que sa mosquée construite sur les ruines du palais de Saladin. Malgré son architecture impressionnante par son audace et sa beauté, il s'est effondré et a été récemment remplacé par « une construction carrée, toute de marbre et d'albâtre, du reste sans élégance et sans caractère, qui a l'air d'un marché aux grains et qu'on prétend devoir être une mosquée. » (Nerval, 1980 : 230) De ce qui précède, nous pouvons déduire le goût de Nerval pour l'architecture mamelouke qui le fascine par son luxe, ses décorations et ses détails ornés, contrairement à l'architecture ottomane, qui manque de cachet distinctif.

De l'esplanade, Nerval contemple la vue panoramique du Caire et ses monuments. Il la décrit comme étant l'une des plus belles scènes du monde :

« C'est l'immense développement de la mosquée du sultan Hassan, rayée et bariolée de rouge, et qui conserve encore les traces de la mitraille française depuis la fameuse révolte du Caire. La ville occupe devant vous tout l'horizon, qui se termine aux verts ombrages de Choubrah ; à droite, c'est toujours la longue cité des tombeaux musulmans, la campagne d'Héliopolis et la vaste plaine du désert arabe interrompue par la chaîne du Mokattam ; à gauche, le cours du Nil aux eaux rougeâtres, avec sa maigre bordure de dattiers et de sycomores. Boulac au bord du fleuve, servant de port au Caire qui en est éloigné

d'une demi-lieue ; l'île de Roddah, verte et fleurie, cultivée en jardin anglais et terminée par le bâtiment du Nilomètre, en face des riantes maisons de campagne de Gizeh ; au-delà, enfin, les pyramides, posées sur le derniers versants de la chaîne libyque, et vers le sud encore, à Saccarah, d'autres pyramides entremêlées d'hypogées; plus loin, la forêt de palmiers qui couvre les ruines de Memphis, et sur la rive opposée du fleuve, en revenant vers la ville, le Vieux Caire, bâti par Amrou à la place de l'ancienne Babylone d'Égypte, à moitié caché par les arches d'un immense aqueduc, au pied duquel s'ouvre le Calish, qui côtoie la plaine des tombeaux de karafeh. » (Nerval, 1980 :229)

On ne peut que louer la minutie de cette description détaillée de la scène époustouflante du Caire et le souci de Nerval de transmettre une image fidèle de la ville avec ses points de repères, ses monuments, ses quartiers, ses caractéristiques géographiques et même les types d'arbres plantés.

Notons que le fait d'assister aux fêtes du Caire représente, pour Nerval, non seulement l'occasion de connaître les rituels des Égyptiens et les caractéristiques de la vie quotidienne, mais aussi un moyen efficace pour s'initier à la topographie et l'histoire du Caire, pour méditer sur son passé glorieux et son futur :

« Voyons si les splendeurs et les croyances de l'Islam repeupleront suffisamment la double solitude du désert et des tombes, ou s'il faut pleurer encore sur un poétique passé qui s'en va. Ce Moyen Âge arabe, en retard de trois siècles, est-il prêt à crouler à son tour, comme a fait l'antiquité grecque, au pied insoucieux des monuments de Pharaon ?» (Nerval, 1980: 230)

Les cérémonies évoquées par Nerval se succèdent, et Le Caire semble être dans une ambiance festive permanente. Après la procession du retour des pèlerins, arrive la célébration de l'anniversaire du Prophète. Les rues, les places et les magasins de la ville sont décorés de guirlandes de lumières et semés de vendeurs de bonbons de toutes sortes. Et sur la place de l'Ezbekieh, où se déroule la plus belle partie de la cérémonie, se dressent des tentes

comprenant des cafés et des cercles de zikr, entourées de magiciens, de danseurs sur cordes, de chanteurs, de divers jeux et du caragueuz.

Vient ensuite le rituel le plus étrange auquel Nerval assiste et dont il est profondément affecté, qui est la cérémonie de la dohza, où l'émir de la caravane fait passer son cheval sur les corps de dizaines de derviches allongés le long de la route menant à la maison du cheikh Al-Bakri, située dans la partie sud de la place. Nerval mentionne que ce rituel est considéré comme un miracle visant à convaincre les infidèles, c'est pourquoi les premiers rangs sont réservés aux étrangers. Il confirme avoir vu de ses propres yeux les derviches se relever sains et saufs, répétant le nom de Dieu. Il interprète ce phénomène étrange par une résistance extraordinaire et une puissance nerveuse capables de supprimer la douleur.

L'un des traits caractéristiques de ces cérémonies a attiré l'attention de Nerval : même celles des plus pauvres ressemblent à des fêtes publiques ; comme par exemple, la cérémonie de circoncision dans une simple maison de Choubrah, à laquelle tous les gens du village ont participé. Comme toutes les fêtes, la danse au rythme des "tarabouks" en est une partie essentielle, puis tout le monde accompagne l'enfant "Al-Mutaher" hissé sur un cheval décoré dans les rues du village. Nerval compare la cérémonie dans le village pauvre à celle se déroulant au Caire, qui ressemble plutôt à une procession nuptiale. Il remarque que dans la fête du village, il n'y a pas de porteurs de lances et de boucliers, mais certains Nubiens manient des bâtons pour attirer la foule, et qu'à défaut d'oualems, des danseuses nubiennes divertissent les invités. Les musiciens mènent le cortège, suivis des enfants dans leurs plus beaux habits, des chanteurs de moals religieux, puis l'enfant, les femmes de la famille, dont l'une saupoudre du sel, suivis des danseuses, des brûleurs d'encens et des porteurs de flacons d'eau de rose. Apparaît ensuite la personne la plus importante de l'événement : le barbier, tenant un instrument mystérieux et à côté de lui se trouve son aide tenant une enseigne indiquant son métier. La procession se termine par des femmes engagées pour accompagner les différentes occasions funéraires et joyeuses, les animant par leurs cris de joie ou de tristesse. Une fois que la procession ait fini de traverser tout le village, on regagne la maison pour trouver des banquets, puis le reste de la nourriture est distribué aux pauvres qui doivent prendre part à la fête. Le barbier

accompagne ensuite l'enfant dans une pièce adjacente pour effectuer la circoncision pendant que la fête se poursuit.

Après avoir passé en revue les divers rituels et cérémonies décrits par Nerval, nous pouvons ainsi déceler: son souci de rapporter ses observations détaillées, l'importance de la dimension sociale et spirituelle, ainsi que la signification religieuse de l'événement, l'intérêt porté à comprendre chaque cérémonie et son importance, la tolérance et l'acceptation de l'Autre, la curiosité pour tout ce qui est étrange ou peu familier à sa culture occidentale, le rejet des préjugés et l'absence de toute vision arrogante, le recours à une langue littéraire et poétique qui reflète sa fascination et crée un univers romanesque et magique, la fusion dans une culture nouvelle et différente.

Monuments et traits caractéristiques du Caire :

Lors de ses visites quotidiennes aux différents quartiers et rues du Caire, Nerval tenait à tracer une carte détaillée de la ville, de sa géographie et de ses points de repères. Il écrivait au fur et à mesure dans son "Carnet de voyage" des noms, des lieux et quelques notes à retenir plus tard. Ce carnet est préservé aux Archives et Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de France. Sur sa première page figure un croquis cartographique du Caire dessiné par Nerval (voir table des illustrations, n.2).

Les principaux traits caractéristiques du Caire qui ont attiré l'attention de Nerval sont :

- Les quartiers et les rues : Au cours des quatre mois que Nerval a passés au Caire, durant lesquels il n'a cessé d'errer et d'explorer la ville, il a pu dresser une liste claire de ses quartiers, en les divisant géographiquement, ethniquement et religieusement :

« Toute la ville est partagée en cinquante-trois quartiers entourés de murailles, dont plusieurs appartiennent aux nations cophte, grecque, turque, juive et française. »
(Nerval, 1980:174)

Il avoue que le fait de déambuler dans les rues du Caire sans guide n'est pas une chose aisée :

« Au Caire, les rues n'ont pas d'écriteaux, les maisons pas de numéros, et chaque quartier, ceint de murs, est en

lui-même un labyrinthe des plus complets. Il y a dix impasses pour une rue qui aboutit. » (Nerval, 1980: 177)

L'agitation de la ville est évidente dans le quartier du Mousky et sur la place de l'Ezbekieh, où se trouve le cœur animé du Caire, foisonnant de vendeurs, de chanteurs, de jongleurs, de caragueuz, de dresseurs de singes et de mendiants. Nerval marque un intérêt pour les bâtiments proches du Mousky: l'hospice des derviches dans lequel se tiennent tous les mardis les cercles de zikr, puis une taverne chrétienne (non fréquentée par les musulmans) où l'on sert de la bière, l'hôtel anglais Waghorn, le Théâtre du Caire (que l'expédition française avait érigé pour divertir ses soldats avec des représentations françaises), l'hôtel français Domergue, moins cher que l'hôtel anglais, situé au bout d'une impasse de la rue du Mousky dans le quartier franc.

La place de l'Ezbekieh constitue la ligne de démarcation entre le quartier franc et le quartier copte, où se trouvent palais et hôtels luxueux, ainsi que la maison où Kléber a été assassiné et dans laquelle se tenaient à l'époque les séances de l'Institut d'Égypte. Nerval la décrit minutieusement :

« Un petit bois de sycomores et de figuiers de Pharaon se rattache au souvenir de Bonaparte, qui les fit planter. A l'époque de l'inondation, toute cette place est couverte et sillonnée par des canges et des djermes peintes et dorées appartenant aux propriétaires des maisons voisines. Cette transformation annuelle d'une place publique en lac d'agrément n'empêche pas qu'on n'y trace des jardins et qu'on n'y creuse des canaux dans les temps ordinaires. » (Nerval, 1980: 198)

Nerval ne manque pas de signaler les détails qui reflètent l'esprit du lieu et son intimité, comme un crocodile momifié accroché à l'entrée d'une maison, ou la beauté d'une façade architecturale chargée de décorations florales colorées appartenant à une maison de style islamique, ou le chaos des rues grouillantes de vendeurs de pain et de concombres.

Il tient à peindre un tableau détaillé de la vie commerciale à travers la rue du Mousky, ou la grande rue commerçante du quartier franc, dont la première partie est :

« A moitié couverte de toiles et de planches, présente deux rangées de boutiques bien garnies, où toutes les

nations européennes exposent leurs produits les plus usuels. L'Angleterre domine pour les étoffes et la vaisselle, l'Allemagne pour les draps, la France pour les modes, Marseille pour les épiceries, les viandes fumées et les menus objets d'assortiment. » (Nerval, 1980: 171)

Au Mousky, se trouve également un restaurant anglais fréquenté par les riches cairotes, turcs et grecs, ainsi que la pharmacie Castagnol, lieu de rencontre des résidents français, qui se situe à côté de la poste franque. Quant à la seconde partie de la rue commerçante, elle est plus étroite, remplie de petites boutiques d'Arméniens et de Grecs.

Nerval poursuit sa marche jusqu'aux cafés situés au bord du canal qui coupe la rue du Calish :

« Nous voici dans une espèce de faubourg séparé par le canal des principaux quartiers de la ville ; des cafés ou casinos nombreux bordent la rive intérieure, tandis que l'autre présente un assez large boulevard égayé de quelques palmiers poudreux. L'eau du canal est verte et quelque peu stagnante ; mais une longue suite de berceaux et de treillages festonnés de vignes et de lianes, servant d'arrière-salle aux cafés, présente un coup d'œil des plus riants, tandis que l'eau plate qui les cerne reflète avec amour les costumes bigarrés des fumeurs. » (Nerval, 1980: 174)

Entouré par tant de beauté, il finit par constater que le fait d'errer sans guide ni destination précise lui réserve à chaque coin d'agréables surprises et de curieuses observations : « Qu'est-ce qu'une belle perspective, un monument, un détail curieux, sans le hasard, sans l'imprévu ? » (Nerval, 1980: 173)

- Les jardins : Au départ, le « jardin de Rosette » se présente comme un paradis mystérieux, difficile d'accès car il n'a pas d'entrée publique. Nerval précise son emplacement près du quartier franc, copte et du Mousky, délimité d'un côté par la maison de Clot-Bey et celles de deux consuls, et de l'autre par l'hôtel Waghorn. Pour y accéder, il faut traverser la maison du consul sarde, en soudoyant ses gardes, pour se retrouver devant :

« La promenade la plus charmante du Caire. C'est une verte oasis au milieu des maisons poudreuses, (...) Il n'est pas facile de trouver le chemin de cet Éden mystérieux, qui n'a point de porte publique. (...) Et l'on se trouve au milieu de vergers et de parterres dépendant des maisons voisines. Un sentier qui les divise aboutit à une sorte de petite ferme entourée de grillages où se promènent plusieurs girafes que le docteur Clot-Bey fait élever par des Nubiens. Un bois d'orangers fort épais s'étend plus loin à gauche de la route ; à droite, sont plantés des mûriers entre lesquels on cultive du maïs. Ensuite le chemin tourne, et le vaste espace qu'on aperçoit de ce côté se termine par un rideau de palmiers entremêlés de bananiers, avec leurs longues feuilles d'un vert éclatant. Il y a là un pavillon soutenu par de hauts piliers, qui recouvre un bassin carré. » (Nerval, 1980 : 188-189)

À ce sujet, rappelons que ce jardin figure sur de nombreuses références sous le nom de Jardin de Rossetti.

Ce paradis ne peut être parfait sans la présence de femmes qui s'y promènent et s'y détendent à tour de rôle : les musulmanes le vendredi, les juives le samedi et les chrétiennes le dimanche. Elles sont allongées autour du bassin, sur des tapis disposés par des esclaves qui leur servent des fruits et des sucreries. Cette description associe l'image du jardin luxuriant à celle du paradis, avec ses plantes, ses femmes et sa nourriture. Elle reflète nettement l'état d'esprit de Nerval, touché par ce qu'il voit, et plongé dans des visions oniriques où se mêlent la réalité avec l'image idéale de la ville et des femmes.

Nerval se déplace ensuite vers le jardin de l'île de Roddah qu'Ibrahim Pacha a créé pour devenir le jardin des plantes du Caire, y apportant divers arbres de l'Inde. Il s'y est promené, saisi par sa beauté, et l'a décrit comme un second paradis parmi les jardins enchanteurs du Caire :

« Nous nous promenâmes avec ravissement sous l'ombrage des tamarins et des baobabs ; des cocotiers à la tige élancée secouaient çà et là leur feuillage découpé comme la fougère ; (...) nous nous reposions à l'ombre d'une espèce de saule pleureur, dont le tronc élevé, droit comme un mât, répand autour de lui des nappes de feuillage fort épaisses ; on croit être ainsi dans une

tente de soie verte, inondée d'une douce lumière. Nous nous arrachâmes avec peine à cet horizon magique, à cette fraîcheur, à ces senteurs pénétrantes d'une autre partie du monde, où il semblait que nous fussions transportés par miracle. » (Nerval, 1980: 259)

Le vocabulaire de Nerval, décrivant les jardins, reflète l'image d'un monde magique, fascinant et curieux. Ses descriptions détaillées suggèrent le calme et la sérénité, comme s'il ait été transféré dans un univers mythique ou un paradis perdu. Dans ces passages descriptifs, la réalité et l'imaginaire se mêlent pour créer un idéal, longtemps rêvé par Nerval, avant de le retrouver concrétisé sur la terre du Caire.

- Les palais : Parmi les palais visités et décrits par Nerval, le palais de style Rococo de Roddah, résidence d'été du harem du vice-roi :

« Des parterres à la turque, représentant les dessins d'un tapis, entourent cette résidence, où l'on nous laissa pénétrer sans difficulté. Les oiseaux manquaient à la cage, et il n'y a de vivant dans les salles que des pendules à musique qui annonçaient chaque quart d'heure par un petit air de serinette tiré des opéras français. » (Nerval, 1980: 265)

Le palais de Roddah, semblable à tous les palais turcs, se compose de grandes pièces, avec des divans partout et de petites tables incrustées de nacre. Seules trois ou quatre pièces contiennent quelques modestes meubles de style européen. Nerval remarque que le palais est sans lits, car tout le monde dort sur les divans.

Quant au palais de Muhammad Ali à Choubrah, il apparaît beaucoup plus splendide et luxueux. La route ombragée qui y mène, bordée de sycomores et d'ébènes, est entourée de plantations de maïs et de canne à sucre d'un côté et du Nil de l'autre. Et dans les environs du palais, se balade un éléphant que le gouvernement anglais avait offert au Pacha. Nerval parcourt le palais et le décrit :

« C'est une délicieuse résidence que Choubrah. Le palais du Pacha d'Égypte, assez simple et de construction ancienne, donne sur le Nil, en face de la plaine d'Embabeh, (...) Là, véritablement, est le triomphe du goût oriental. On

peut visiter l'intérieur, où se trouvent des volières d'oiseaux rares, des salles de réception, des bains, des billards, et en pénétrant plus loin, dans le palais même, on retrouve ces salles uniformes décorées à la turque, meublées à l'européenne, qui constituent partout le luxe des demeures princières. Des paysages sans perspective peints (...), sur les panneaux et au-dessus des portes, tableaux orthodoxes, où ne paraît aucune créature animée, donnent une médiocre idée de l'art égyptien. (...) Au-dessus de la salle où le pacha rend la justice, on lit cette belle maxime : Un quart d'heure de clémence vaut mieux que soixante-dix heures de prière.
» (Nerval, 1980 : 275-276)

Les scènes de guerre et de batailles navales, représentant la campagne de Grèce d'Ibrahim Pacha, ornent les murs et sont dépourvues de tout personnage dont l'islam interdit la représentation.

Les jardins qui entourent le palais regorgent de roses et d'agrumes que personne ne cueille, pour demeurer un plaisir pour les promeneurs. Par rapport à l'intérieur modeste du palais, les jardins impressionnent Nerval, lui rappelant le style de la Renaissance, avec toutes sortes de fleurs, de plantes, d'arbres, de fontaines et d'allées d'un goût ravissant. Au fond du jardin, se trouve un immense bassin de marbre blanc, entouré de colonnes byzantines, au milieu duquel est placée une grande fontaine, d'où jaillit l'eau des gueules de crocodiles.

- Les cimetières : Nerval a visité le cimetière de la famille du Pacha, qui lui semble un lieu de sépulture de toute une ville :

« Il y a là plus de soixante tombes, grandes et petites, neuves pour la plupart, et composées de cippes de marbre blanc. Chacun de ces cippes est surmonté soit d'un turban, soit d'une coiffure de femme, ce qui donne à toutes les tombes turques un caractère de réalité funèbre ; il semble que l'on marche à travers une foule pétrifiée. Les plus importants de ces tombeaux sont drapés de riches étoffes et portent des turbans de soie et de cachemire : là l'illusion est plus poignante encore. » (Nerval, 1980 : 268)

Nerval remarque que la mortalité élevée des enfants turcs en Égypte était une affaire courante. Malgré le grand nombre de décès dans la famille de Muhammad Ali, les vivants sont encore plus nombreux. Par contre, sa

visite du cimetière situé dans le désert des Mamelouks, lui donna l'impression de la défaite de la vie face au chagrin et à la mort, puisque les Mamelouks ont tous disparu sans laisser de progéniture.

- Les marchés aux esclaves : Le drôle d'incident que raconte Nerval, lié à l'achat d'une esclave, est une raison pour errer dans les marchés et voir de plus près ces lieux inconnus pour lui. Nerval nous fait part de ses observations à l'okel des Jellab, qui se compose :

« d'une cour irrégulière, (...). Il y avait au milieu un puits ombragé d'un sycomore. A droite, le long du mur, une douzaine de noirs étaient rangés debout, ayant l'air plutôt inquiets que tristes, vêtus pour la plupart du sayon bleu des gens du peuple. » (Nerval, 1980 : 216)

Les esclaves sont réparties selon leurs nationalités, leur qualité et leur prix. Il décrit les esclaves de Sennar :

« Cinq ou six négresses, assises en rond sur des nattes, fumaient pour la plupart, et nous accueillirent en riant aux éclats. Elles n'étaient guère vêtues que de haillons bleus, (...). Leurs cheveux, partagés en des centaines de petites tresses serrées, étaient généralement maintenus par un ruban rouge qui les partageait en deux touffes volumineuses ; (...) elles portaient des anneaux d'étain aux bras et aux jambes, des colliers de verroterie, et, chez quelques-unes, des cercles de cuivre passés au nez ou aux oreilles complétaient une sorte d'ajustement barbare dont certains tatouages et coloriations de la peau rehaussaient encore le caractère. » (Nerval, 1980 : 216)

Les esclaves de Sennar sont connues pour leur manque de beauté et leur prix modeste, c'est pourquoi on leur confie des tâches ménagères. Les marchands les montrent à l'acheteur, qui inspecte leur corps, leurs dents et leur démarche, dans une scène qui éveille la sympathie de Nerval. Quant aux Abyssiniennes, les plus belles et les plus chères, elles ne sont exposées qu'après que le marchand se soit assuré du sérieux de l'acheteur. Nerval mentionne également d'autres marchés qui vendent des esclaves, comme l'okel Kouchouk et le Khan Ghafar, en plus d'un autre endroit situé à l'extérieur de la ville, à droite du désert des Mamelouks, où sont détenues

les esclaves venant de l'extérieur du pays, afin que les marchands n'aient pas à payer les droits d'entrée dans la ville.

- Les bains publics : Les vents chargés de poussière du Khamasseen obligeaient Nerval à passer sa journée dans l'un des bains. Il en profite pour admirer son architecture qui lui rappelle l'architecture byzantine, appréciant l'atmosphère de confort et de tranquillité, au milieu des nuages de fumées imprégnés par les rayons du soleil s'infiltrant à travers les ouvertures du dôme. Le plaisir du massage sur les lits disposés dans un hall à piliers surplombant l'entrée du hammam complète l'atmosphère de détente : « La coupole percée de trous ressemble à un ciel étoilé. (...) et l'on peut se croire dans un paradis peuplé d'ombres heureuses. » (Nerval, 1980: 242-243)
- Les cafés : Les cafés attirent Nerval par leur ambiance pleine de chants, de danses, de contes folkloriques, de lumières scintillantes, et de vitraux colorés. Il peint un tableau poétique qui rappelle l'univers des Mille et Une Nuits :
« Les flacons d'huile des lustres s'allument aux seuls feux du jour, les narghilés de cristal jettent des éclairs, et la liqueur ambrée nage dans les tasses légères que des noirs distribuent avec leurs coquetiers de filigrane doré. »
(Nerval, 1980 : 174)

Nerval mentionne spécifiquement un beau café surplombant le Calish où des rafraîchissements sont servis, et un autre café situé à mi-chemin de Choubrah, décoré de fontaines et de treillis, fréquenté par les pique-niqueurs.

Le divertissement dans les cafés du Caire varie entre les récits populaires, dont la biographie d'Abou-Zeyd, les aventures de Hakem, et les histoires d'amants qui

«se poursuivent chaque soir (...) et sont toujours, comme nos feuilletons de journaux, interrompues à l'endroit le plus saillant, afin de ramener le lendemain au même café des habitués avides de péripéties nouvelles. » (Nerval, 1980: 231)

Quant au plus beau café, du point de vue de Nerval, il se situe au Mousky, où le paysan en robe bleue, le copte en turban noir et le bédouin en manteau rayé sont assis côte à côte, et ne sont pas surpris de la présence d'un étranger parmi

eux. On ne peut que se demander si la présence de Nerval ne suscite pas vraiment l'étonnement des clients du café, ou est-ce son sentiment d'avoir réussi à s'intégrer aux indigènes, sans susciter leur surprise ?

Dans ce café bordé de bancs en bois et de cages de palmier sur lesquelles les fumeurs peuvent se dégourdir les pieds, les étagères sont décorées de faïences colorées et de cafetières de cuivre rouge. La danse des oualems, au milieu des nuages de fumée, avec leurs vêtements dorés, au rythme des tambours, des flûtes et des cymbales, ajoute au charme de la scène. Mais Nerval s'aperçoit avec étonnement que les traits de l'une d'elles sont plutôt masculins, et explique ce phénomène étrange :

« La morale égyptienne est quelque chose de bien particulier. Il y a peu d'années, les danseuses parcouraient librement la ville, animaient les fêtes publiques et faisaient les délices des casinos et des cafés. Aujourd'hui, elles ne peuvent plus se montrer que dans les maisons et aux fêtes particulières, et les gens scrupuleux trouvent beaucoup plus convenables ces danses d'hommes aux traits efféminés, aux longs cheveux. » (Nerval, 1980 : 201)

Puis il corrige ce qu'il avait mentionné précédemment, expliquant la différence entre les danseuses (ghawasies) et les chanteuses (oualems) et les danseurs masculins vêtus en femmes.

- Antiquités coptes et égyptiennes : Pendant son séjour au Caire, Nerval n'avait d'yeux que pour l'architecture islamique, les mosquées et les monuments qui représentent la grandeur de cette civilisation. Mais il n'aurait pas fait ses adieux au Caire sans avoir vu le reste des monuments à la hâte ; il se rendit alors aux pyramides, saturé par sa vision du Caire islamique. Il décrit le processus ardu et effrayant de l'ascension au sommet de la pyramide de Chéops, qui a nécessité l'aide de quatre hommes, au cours de laquelle il a pu gravir deux cent sept marches, après quoi il vit une charmante scène de la ville :
« La vue est fort belle (...). Le Nil s'étend à l'orient depuis la pointe du Delta jusqu'au-delà de Saccarah, où l'on distingue onze pyramides plus petites que celles de Gizeh. A l'occident, la chaîne des montagnes libyques se développe en marquant les ondulations d'un horizon

poudreux. La forêt de palmiers, qui occupe la place de l'ancienne Memphis, s'étend du côté du midi comme une ombre verdâtre. Le Caire, adossé à la chaîne aride du Mokatam, élève ses dômes et ses minarets à l'entrée du désert. » (Nerval, 1980: 283)

Quant à Memphis, Nerval l'a trouvée en ruines couvertes de palmiers, et en son centre se trouvait une statue colossale de Sésostris. Puis, il s'est rendu à Saccarah, où il a trouvé ses petites pyramides et ses tombes d'animaux empaillés.

La dernière station de son périple fut Héliopolis ou Aïn Shams, qu'il décrit ainsi :

« Construite jadis pour mettre cette ville à l'abri des plus hautes inondations. Toute la plaine qu'on aperçoit au-delà est bosselée de petites collines formées d'amas de décombres. Ce sont principalement les ruines d'un village qui recouvrent là les restes perdus des constructions primitives. Rien n'est resté debout ; pas une pierre antique ne s'élève au-dessus du sol, excepté l'obélisque, autour duquel on a planté un vaste jardin. » (Nerval, 1980 : 310)

De là, il se dirigea vers Matarée, où il trouva

« une oasis nouvelle, c'est-à-dire un bois tout entier de sycomores et d'orangers ; une source coule à l'entrée de l'enclos, et c'est, dit-on, la seule source d'eau douce que laisse filtrer le terrain nitreux de l'Égypte. Les habitants attribuent cette qualité à une bénédiction divine. (...) On suppose en outre que cette eau guérit la lèpre. » (Nerval, 1980 : 312-313)

Nerval a également vu l'immense sycomore à l'ombre duquel la Sainte Famille s'était réfugiée lors de sa fuite en Égypte. Sa dernière tournée se termine à la forêt pétrifiée, qu'il considère comme un spectacle sans précédent au monde.

Les Égyptiens et leurs conditions de vie :

Nerval s'attendrit sur la condition sociale des Égyptiens :

« Ce pauvre peuple d'Égypte est trop méprisé par les Européens. (...) Ces gens sont pauvres, ignorants sans nul doute, et la longue habitude de l'esclavage les maintient dans une sorte d'abjection. Ils sont plus

rêveurs qu'actifs, et plus intelligents qu'industrieux ;
mais je les crois bons. » (Nerval, 1980 : 197)

C'est ainsi qu'il les décrit au début de son œuvre, après avoir vu un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants entraînés de force au travail, sous la surveillance d'un Français, qui les frappait avec un bâton dès qu'ils ralentissaient. Le surveillant lui explique comment on les ramasse, en assiégeant un quartier ou une rue, et on prend qui s'y trouve, quand le gouvernement a besoin de main-d'œuvre pour les travaux nécessaires. Nerval s'indigne et dénonce cet acte honteux :

« L'Égypte en est encore au Moyen Age. Ces corvées se faisaient jadis au profit des beys mamelouks. Le pacha est aujourd'hui le seul suzerain ; la chute des mamelouks a supprimé le servage individuel, voilà tout.» (Nerval, 1980: 199)

Dans une lettre que Nerval adresse à son père le 2 mai, il exprime son affection pour les Égyptiens :

« Le peuple est très pauvre, ce qui est assez triste à voir, et le tiers des gens a les yeux malades. Cette étroite lisière de végétation serrée entre deux déserts n'offre pas assez de contrastes, et l'on conçoit que les Égyptiens aient été portés de tout temps à la tristesse. »
(Nerval, 1984-1993: 1398)

Cependant, la situation des esclaves n'a pas manqué de le déconcerter au début. En tant qu'Européen appartenant à une culture différente, il désapprouvait l'idée "d'acheter" un être humain. Et lorsqu'il se promenait dans les marchés aux esclaves, où il voyait comment elles étaient vendues après que l'acheteur les ait inspectées comme des marchandises, sa désapprobation augmenta. Mais son contact avec de nombreux propriétaires d'esclaves, ainsi qu'avec l'esclave qu'il acheta lui-même, a changé son point de vue, constatant que l'esclavage était une chose acceptable, et en pensant que la condition des esclaves, auxquelles aucune tâche ménagère n'était assignée, était supérieure à celle des domestiques et des paysans contraints à la corvée.

« J'étais encore tout rempli des préjugés de l'Europe. (...). Il faut vivre un peu en Orient pour s'apercevoir que l'esclavage n'est là en principe qu'une sorte d'adoption. La condition de l'esclave y est certainement meilleure

que celle du fellah et du rayas libres. Je comprenais déjà en outre, d'après ce que j'avais appris sur les mariages, qu'il n'y avait pas grande différence entre l'Égyptienne vendue par ses parents et l'Abyssinienne exposée au bazar. » (Nerval, 1980: 209)

Nerval compare la mauvaise condition des esclaves en Amérique et les durs travaux auxquels ils sont astreints à celle de leurs semblables en Égypte. Il mentionne même que Clot-Bey a recours aux esclaves comme sage-femmes. Puis, il raconte que lorsqu'il a voulu donner la liberté à son esclave à la fin de son voyage, elle a fermement refusé, n'étant pas habituée à la liberté et ne sachant comment vivre seule, travailler et supporter le coût de la vie. Il ne convient pas qu'elle serve dans les maisons, c'est pourquoi elle lui demande de la revendre au marchand qui la lui avait vendue ! Il fut tout d'abord étonné de sa réaction, puis se rendit compte alors de la réalité de la situation en Égypte :

« Voilà un singulier pays où les esclaves ne veulent pas de la liberté ! (...) pour ne pas douter que sa condition d'esclave ne fût très supérieure à celle des pauvres Égyptiennes employées aux travaux les plus rudes, et malheureusement avec des maris misérables. Lui donner la liberté, c'était la vouer à la condition la plus triste, peut-être à l'opprobre. » (Nerval, 1980 : 279-280)

Cet épisode surprenant attire l'attention de Nerval sur la situation des femmes égyptiennes en général et des musulmanes en particulier, car elles ont la liberté de sortir de chez elles, de se promener et de se rendre aux marchés. On leur accorde le droit de divorcer, ce qui est un avantage important dont les femmes ne jouissent pas en Europe, où le principe d'égalité est juste un slogan qui n'est pas appliqué. L'islam lui donne également le droit de stipuler dans le contrat de mariage que son mari ne doit pas épouser une autre femme. Il passe ensuite en revue les droits, que la loi islamique accorde aux femmes musulmanes, les rendant ainsi supérieures aux femmes européennes :

« La loi musulmane n'a donc rien qui réduise, comme on l'a cru, les femmes à un état d'esclavage et d'abjection. Elles héritent, elles possèdent personnellement, comme partout, et en dehors même de l'autorité du mari. Elles ont le droit de provoquer le divorce pour des motifs réglés par la loi. Le

privilège du mari est, sur ce point, de pouvoir divorcer sans donner de raisons. » (Nerval, 1980: 270)

Nerval s'intéresse également aux traditions qui prévalent dans les foyers égyptiens, qui respectent le statut des femmes et ne les humilient pas. Les esclaves données à l'épouse lui appartiennent et le mari n'a pas le droit de s'en occuper ; quant à ses concubines, le mari doit leur allouer une résidence séparée. Il réfute l'idée erronée, faussement répandue en Occident, considérant le harem comme un lieu de jouissance. Il le compare plutôt à la vie dans un couvent, où les femmes élèvent les enfants, gèrent les affaires du ménage et font de l'artisanat.

De ce qui précède, nous pouvons conclure que Nerval a cherché à rejeter les préjugés et les idées fausses de l'Europe. Sa prédisposition à comprendre et à accepter une culture nouvelle et différente est claire. Il trouve des justifications pour embrasser tout ce qui lui est étranger. Il fait preuve d'un esprit de tolérance, et tente inconsciemment de créer un monde magique et idéal à la fois. Il réussit finalement à concrétiser l'image idéale de la femme dont il a toujours rêvé et qu'il associe au Caire.

Conclusion :

A travers le "*Voyage en Orient*", Nerval a cherché à s'évader d'une réalité froide et étouffante, pleine de stéréotypes rigides, d'une vaine suprématie à l'Autre et d'une stigmatisation à cause de sa maladie mentale. Au Caire, il trouva l'immensité d'un monde magique et chaleureux, qui éveille sa curiosité, stimule son imagination et ravive son âme.

Dans ce remarquable récit, Nerval décrit avec enchantement son voyage au Caire. Il crée un univers légendaire à partir des ruines du passé, une épopée à travers les types humains rencontrés, donnant une dimension plus profonde et une image plus vibrante à la réalité. On ne peut que se demander si ses observations en sont venues à lui offrir toute cette fascination, ou si c'était là son désir inné de peindre une image irréaliste, exagérée par son imagination assoiffée ? Quelle que soit la réponse à cette question, sur laquelle nous ne pouvons trancher, ceci ne nie pas le fait que nous sommes face à une œuvre littéraire considérée comme l'une des plus merveilleuses sur le Caire et ses habitants en général, et le plus beau texte que Nerval ait écrit en particulier.

Nerval a réussi à nous présenter un panorama riche et passionnant du Caire, qui ressemble sous sa plume à une mosaïque chargée de détails fins. La magnificence des monuments se mêle à la beauté de la nature et à la spécificité des habitants de la ville, avec leurs diversités ethnique, religieuse, géographique et culturelle, pour donner au Caire un caractère cosmopolite distinct.

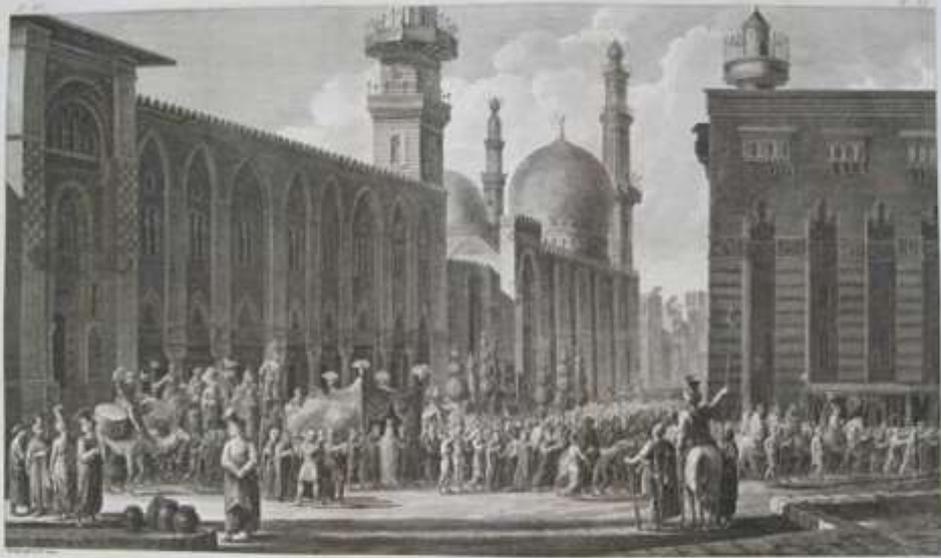
A travers cette étude, nous avons cherché à mettre en valeur les caractéristiques les plus importantes de la vie qui ont attiré l'attention de Nerval dans cette ville, le distinguant de ses prédécesseurs ; car il est venu au Caire avec un esprit ouvert, avec un cœur plein d'acceptation de la différence, et avec une passion pour le mystère et l'inconnu.

Le voyage représente une tentative de découvrir la ville avec ses couches historiques superposées, une interrogation à ses pierres et ses bâtiments sur un passé inspirant, et surtout une quête du moi errant dans le chaos de l'illusion et de la maladie, afin de retrouver le salut. Le voyage vient approfondir ce côté imaginé de la ville, et mettre en valeur la vision de Nerval qui amalgame les couches du passé et du présent, du rêve et de la réalité, de l'architecture et de la légende, de la réalité tangible et de l'idéal qui caresse son imagination, de la ville grouillante de vie et de son effet guérisseur sur son moi tourmenté.

Cela peut être une tentative d'évasion de sa vie antérieure, mentalement et émotionnellement troublée, ou un désir de rétablir son équilibre psychologique, ou un rêve lointain de retrouver l'image fictive et idéale du monde et de la femme, ou une insistance à changer aux yeux de son entourage sa propre image associée à la folie et à la maladie mentale, ou une aspiration napoléonienne à immortaliser son nom à travers une œuvre littéraire qui ressemblerait, par sa distinction, à la « *Description de l'Égypte* », ou tout ce qui précède.

Mais ce qui est certain, c'est que le Caire n'a pas déçu Nerval. Il lui a ouvert ses portes, lui révélant ses secrets et sa magie, le baignant de la chaleur de son soleil, de ses maisons et de ses habitants, l'aidant à se rétablir psychologiquement et physiquement, et lui offrant une matière fertile pour écrire le « *Voyage en Orient* » et s'imposer parmi les écrivains français du XIXe siècle en général et les écrivains de littérature de voyage en particulier. Son œuvre nous touche surtout parce qu'elle mêle fiction romanesque et narration poétique, observation sociologique et analyse philosophique, réflexions personnelles, pensées intimes et introspection. Nous avons accompagné Nerval au cours de sa quête de soi et

de son voyage à « son » Caire - Le Caire vainqueur de la folie - qui a réussi à le guérir de la maladie mentale pendant de nombreuses années avant qu'elle ne l'attaque de nouveau et le pousse à mettre fin à sa vie en se suicidant douze ans après ce séjour. Le Caire, que nous ne connaissons pas de cette façon, vu par Nerval, nous révèle une magie et une beauté nouvelles. Il se manifeste comme un creuset humain, un monde salvateur, une utopie réelle.



MARCHE D'UN MARIAGE, DANS LA VILLE DU CAIRE.
Le groupe pour devant le sabbat appelé El-Marsa ou l'Espiral (de gauche à droite).

CASSAS, Louis François : « *Marche d'un mariage dans la ville du Caire, Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte* », Paris, Imprimerie de la République, 1799.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits: NAF 14282

Table des illustrations :

- 1- CASSAS, Louis François : « *Marche d'un mariage dans la ville du Caire, Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte* », 2 volumes, Paris, Imprimerie de la République, 1799.
- 2- NERVAL, Gérard (de) : « *Carnet de voyage en Orient* », manuscrit préservé aux Archives et Manuscrits de la BNF.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53003148v/f14.item/f14.jpg?download=1>

Bibliographie :

I- Corpus :

1. NERVAL, Gérard (de), 1911, *Correspondance* (1830-1855), Paris, Éditions Mercure de France.
2. NERVAL, Gérard (de), 1980, *Voyage en Orient*, Tome I, Paris, Flammarion.
3. NERVAL, Gérard (de), 1984-1993, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.

II- Ouvrages critiques :

1. AUBAUDE, Camille, 1997, *Le Voyage en Égypte de G. de Nerval*, Paris, Kimé.
2. CARRÉ, Jean-Marie, 1956, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, Imprimerie de l'IFAO.
3. CLOUARD, Henri, 1927, *Introduction au Voyage en Orient*, Paris, Le Divan.
4. DESTRUEL, Philippe, 2004, *L'écriture nervalienne du temps. L'expérience de la temporalité dans l'œuvre de Gérard de Nerval*, Saint-Genouph, Nizet.
5. JEANNERET, Michel, 1978, *La Lettre perdue : écriture et folie dans l'œuvre de Nerval*, Paris, Flammarion.
6. MACHADO, Alice, 2006, *Figures féminines dans le Voyage en Orient de G. de Nerval*, Paris, Lanore Littératures.

7. TAILLEUX, Dominique, 1975, *L'espace nervalien*, Paris, Librairie Nizet.
8. VALÉRY, Paul, 1944, *Au sujet de Nerval*, Paris, Textes et Prétextes.

III- Thèses :

1. ABDEL KADER, Hamdi, 2008, *L'Égypte dans le Voyage en Orient de G. de Nerval et la France dans l'Or de Paris de R. Al Tahtawi*, thèse de doctorat présentée à l'Université du Québec, Montréal.
2. ARCEMISBÈHÈRE, Rémy, 2020, *Le travail des sources dans l'œuvre de G. de Nerval*, thèse de doctorat présentée à l'Université de La Sorbonne.

IV- Articles et Périodiques :

1. ARCEMISBÈHÈRE, Rémy, Mai 2017, « *Repeupler les ruines du passé- Reconstitutions archéologiques et littéraires dans l'œuvre de G. de Nerval* », communication dans le cadre du colloque « Ruines et vestiges », Mulhouse.
2. CASAJUS, Dominique, 2012, « *Qu'alla-t-il faire au Caire ? Le voyage en Orient de G. de Nerval* », texte paru dans *Terrains d'écrivains, Littérature et ethnographie*, Paris, Anarcharsis.
3. JEANNERET, Michel, 1980, « *Sur le Voyage en Orient de Nerval* », *Cahiers romains d'études littéraires*, n. 4.
4. NERVAL, Gérard (de), 7 octobre 1843, « *Lettre ouverte à Théophile Gautier* », *Le Journal de Constantinople*.